

Anthropologie et Sociétés



Nelcya DELANOË : L'entaille rouge, terres indiennes et démocratie américaine 1776-1980. Textes à l'appui. Paris : Maspero, 1982, 418 pages.

Pierrette Désy

Volume 8, numéro 3, 1984

Comprendre et modifier

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/006225ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/006225ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Désy, P. (1984). Compte rendu de [Nelcya DELANOË : L'entaille rouge, terres indiennes et démocratie américaine 1776-1980. Textes à l'appui. Paris : Maspero, 1982, 418 pages.] *Anthropologie et Sociétés*, 8(3), 186–188.
<https://doi.org/10.7202/006225ar>

COMPTES RENDUS

Nelcy DELANOË : *L'entaille rouge, Terres indiennes et démocratie américaine 1776-1980*. Textes à l'appui. Paris: Maspéro, 1982, 418 pages.

Cet ouvrage rend compte des années de formation d'une démocratie, les États-Unis d'Amérique, et de son rapport historique et idéologique avec les premiers Américains. De 1776 jusqu'à nos jours, l'État, sous le couvert colonial d'abord et impérialiste par la suite, pose les conditions de dépossession territoriale des Indiens américains.

L'ouvrage se divise en deux parties distinctes. La première, intitulée « Des terres pour un État », montre comment la machine étatique procède pour accaparer, administrer et bureaucratiser les territoires et les autochtones. De George III à George Washington, de Jefferson à Nixon, en passant par Monroe, Adams, Jackson et Grant, le processus est rendu inéluctable. Curieusement, seul Nixon, grâce à son *Message to Congress on Indian Affairs* prononcé en 1970, semble échapper à la critique. Mais, en fin de compte, ce discours, lié aux contingences historiques, n'est-il pas le produit logique des événements qui ont précédé la décennie (cf. Alvin M. Josephy, Jr., *Red Power*, McGraw Hill, New York, 1972) ?

En mettant à nu les mécanismes de déterritorialisation au moyen de l'analyse bureaucratique et administrative des gouvernements qui se sont succédé, l'auteur remplit essentiellement les buts suggérés par le sous-titre de son ouvrage *Terres indiennes et démocratie américaine*. La thèse cependant est loin d'être nouvelle et, avant Nelcy Delanoë, plusieurs auteurs et non des moindres, ont écrit sur ce thème. Donnons, pour l'exemple, les noms de Francis Jennings, Robert F. Berkhofer, Wilcomb E. Washburn ou Roy Harvey Pearce.

Nelcy Delanoë ne s'y trompe pas cependant qui cite dans cette première partie de nombreux textes à l'appui. L'auteur déroule l'écheveau administratif qui, inéluctablement, conduit à la réduction des territoires. L'exemple des Cherokee vient à propos rappeler la méthode par laquelle, au nom de l'idéologie, on peut déplacer des populations. Par ailleurs, il eût été intéressant d'ajouter comment, au XIXe siècle, les États-Unis, entraînés par les impératifs de la révolution industrielle, trouveront une raison de plus pour déloger les « Cinq Tribus civilisées » en destinant leurs terres à la culture du coton (cf. Eric Wolf, *Europe and the People without History*, U.C.P., Chicago, 1982, pp. 284-287).

Néanmoins, on fera ici la remarque suivante : pourquoi, dans cette première partie, l'auteur tient-elle absolument à effleurer des points inutiles à la thèse centrale, et que tout lecteur peut connaître grâce à des travaux scientifiques ? Nous pensons ici à la question du peuplement de l'Amérique et à celle de la démographie qui sont expédiées en quelques pages. Ce genre d'exercice est parfois périlleux, car il engage à des raccourcis dangereux. Ainsi, sur la base du fort beau récit d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, l'auteur annonce que la population en Floride « était effectivement maigre et vivait en isolats qui connaissaient à peine l'existence les uns des autres » (p. 22). En 1528, alors qu'il se trouve sur la côte de la province d'Apalachee, Cabeza de Vaca écrit effectivement que dans ce cas précis la population est éparse. Cependant, en 1539, il sera contredit par Hernando de Soto dont l'armée explore l'intérieur d'Apalachee. Le récit est d'ailleurs ponctué de descriptions de batailles incessantes, il dit aussi comment des messagers indiens courent d'un village à l'autre prévenir les caciques de l'arrivée imminente de ces Conquistadores qui n'hésitent ni à tuer ni à piller (voir à ce sujet le récit de l'Inca Garcilaso de la Vega sur *La Florida*). Écrire également que « bisons, élans, chameaux, bœufs musqués, chevaux » devaient disparaître à la fin de l'ère glaciaire » (p. 20), c'est être pour le moins imprécis au sujet de *Bison antiquus*, *B. occidentalis* et *B. bison*, ignorant au sujet du bœuf musqué. Décrire les paresseux géants « vivant en troupeaux ... en

compagnie des ancêtres des chevaux sauvages et des chameaux » (*ibid.*) relève du bestiaire fantastique. Dans un autre esprit, rappelons que le « prophète delaware dont l'histoire n'a pas retenu d'autre nom » (p. 34) s'appelle Neolin (*The Enlightenment*). On aurait aimé également voir figurer en bonne place l'étude de R.S. Cotterill (*The Southern Indians*, U.O.P. Norman, 1954) absente de la liste des travaux consacrés à ce sujet.

Mais enfin, au regard de cette première partie, qui est bien construite, ce sont là des données qui pourraient être ultérieurement corrigées. D'ailleurs, l'auteur aurait pu très bien clore le livre en y ajoutant le chapitre 7 (« Ressources et retour aux sources »). Le public, en France, qui parfois ignore la littérature consacrée à ce sujet y aurait sans doute trouvé son compte. Malheureusement, l'auteur a cru bon d'ajouter une deuxième partie où la confusion l'emporte sur l'imprécision. Nous ne voudrions pas alourdir ce compte rendu par trop d'exemples, mais certains semblent nécessaires pour faire comprendre l'impression désastreuse sur le lecteur. Observons d'abord ceci : qu'un auteur qui n'est pas ethnologue, mais angliciste de formation s'exerce à l'anthropologie, le tour est possible à condition de ne pas se tromper. Toutefois, il en va de l'anthropologie comme des autres disciplines, ceux qui de l'extérieur tentent de donner des leçons ignorent souvent que le champ disciplinaire n'est jamais homogène. De même, tel aspect théorique important aujourd'hui ne l'est pas forcément demain. Au demeurant, étant donné l'abondance des publications à propos des Indiens nord-américains, il faut avancer avec discernement. Ainsi, l'auteur fait grand cas d'une notion, celle d'acculturation, comme si elle était statique, universelle et le pivot central autour duquel s'élabore l'anthropologie. Elle nous dit lui préférer celle de déculturation comme si cela changeait grand-chose à l'affaire. C'est ainsi, apprend-on, que « la description des phénomènes de guerre économique et sociale (ont) fait les beaux jours des anthropologues sous le vocable d'acculturation » (p. 307). Nous ne nous serions pas arrêtée sur ce genre de discussion qui n'intéresse plus personne si l'auteur avait été bon ethnographe.

La seconde partie, intitulée « Le royaume et l'exil » comporte quatre chapitres qui n'ont aucun lien entre eux. Le premier, « Les Algonquins et les Iroquois », est suivi de « Les Delaware », « Les Cherokee », d'une analyse qui devrait constituer la fin de la première partie, et, enfin d'une conclusion. Celle-ci est une présentation de *walam-olum* des Lenni-Lenape, suivie d'une traduction partielle d'où sont absents les pictogrammes. Si l'auteur avait consacré son livre aux Lenni-Lenape, au thème des migrations si puissant dans la mythologie et la tradition orale des Indiens américains, l'idée eût été passionnante. Mais étant donné la présentation partielle sur les Delaware, la pauvreté des références bibliographiques à leur sujet, l'exercice est sans grand intérêt. Pourquoi, par exemple, avoir négligé les travaux de C.A. Weslager dont celui intitulé *The Delaware Indian Westward Migration* (The Middle Atlantic Press, Wallingford, 1978) dans lequel il rapporte les manuscrits de Lewis Cass ?

Le lecteur est en droit de se demander ce que signifie cette juxtaposition arbitraire de chapitres ? On pourrait expliquer que c'est là le choix de l'auteur et le respecter. Malheureusement, il est bien difficile de passer sous silence les nombreuses erreurs ethnographiques et les clichés qui se sont glissés dans cette seconde partie. Pour illustrer notre propos, donnons quelques exemples puisés parmi d'autres. Écrire (p. 198) que la « région dite de l'Est, qui s'étend du Saint-Laurent au golfe du Mexique et de l'Atlantique à la limite orientale des Prairies, constituait le territoire des Algonquins et des Iroquois » (et que ces) « peuples que distinguaient des niveaux de sédentarisation différents... vivaient d'agriculture, de pêche et de chasse et représentaient les organisations politiques les plus importantes au nord du Mexique » relève de l'amalgame grossier comme le sait tout débutant à propos des nations de la côte nord-ouest, des Natchez, sans parler du reste. Ajoutons (p. 202) que les Algonquins « se déplaçaient ... à bord de leurs pirogues en bouleau » (un canot est un canot...), qu'ils « allaient ainsi de l'embouchure de l'Ohio au lac Érié jusqu'au Québec », qu'ils « guettaient le daïm qui constituait leur

principal mets » renvoie aux sempiternels stéréotypes dont on espérait être débarrassés, mais qui ressortent comme un diable de la boîte.

Continuer en affirmant sans plus d'explication que les Algonquins, des « potiers », « semi-nomades », ont pour divinité « Mahnibozho... plus connue sous le nom de Manitou » (*ibid.*) demanderait pour le moins quelques éclaircissements. Pour paraphraser Marcel Mauss : si manabozho est manitou, Manitou n'est pas Mahanabozho pour autant. Toujours d'après l'auteur, les Algonquins « n'avaient pas une grande pratique des cérémonies rituelles », mais il existait « une société d'initiés ... la société de la Grande Médecine (p. 205). En outre, « la fonction d'unité (est) assurée par la croyance... en la réincarnation, différente de la croyance aux esprits » (p. 204) ! En plus de raconter n'importe quoi, l'auteur confond les nations algonquiennes de la région des Grands Lacs et les ethnies qui appartiennent à la famille linguistique du même nom.

À propos de leurs origines géographiques, on apprend tout de go que si les Algonquins « sont venus de l'Ouest-Nord-Ouest via le Sud-Ouest » (p. 206), les Iroquois sont venus « du Sud-Ouest » (p. 210), et les « Huron-Cherokee... du Nord-Ouest vers le Sud-Ouest » (p. 209), de quoi se perdre. Reconnaîtra-t-on « au début de l'ère moderne » ... « les menées intempêtes d'un groupe belliqueux venu du Sud » (p. 206) ? Voilà les Iroquois : ils « passent pour être d'une cruauté redoutable, voire féroce » (p. 210), ils « sèment la mort et la destruction sur leur passage » (*ibid.*). Bien que (p. 212) « la guerre elle-même (fût) une activité circonscrite », il n'empêche que « ... les Algonquins en général voient leur empire se disloquer sous les coups des Iroquois et des Blancs » (p. 209). Ce sottisier n'est même pas digne d'une bande dessinée.

Pour terminer, mentionnons au passage l'affirmation suivante : « la population indienne du Canada fut presque entièrement exterminée aux alentours de 1780 » (p. 208). Voilà une phrase qui fera grincer des dents. Pourtant il n'eût pas été difficile d'apprendre que l'épidémie de variole qui sévit en 1781-82 eut pour foyer de diffusion la région du fleuve Missouri. Elle toucha principalement les Ojibwa, Assiniboines, Blackfoot, Gros-Ventres et Cris. Précisons en outre que déjà au XVII^e siècle, les épidémies avaient ravagé les habitants de l'Est et qu'au XIX^e siècle, elles allaient décimer ceux de la côte du Pacifique. Mais que l'auteur se rassure, aussi funestes que fussent ces fléaux, les autochtones du Canada ne furent jamais « presque entièrement » exterminés. On rapporte ainsi que dans les années qui suivirent l'épidémie de variole de 1781-82, la population assiniboine quadrupla. Un bel exemple qui appelle une réflexion sur une forme de résistance contre le génocide.

Quant au chapitre sur les Cherokee, on blâmera encore l'imprécision de l'auteur. Écrire (p. 250), que les « mound-builders » étaient les ancêtres *directs ou indirects* (c'est nous qui soulignons) des Cherokee renvoie à la critique précédente sur les phrases qui ne veulent rien dire. De même, à partir de cette suggestion, attribuer les sites adena, hopewell et mississippien aux seuls Cherokee, c'est passer d'un degré à un autre.

Regrettons que l'auteur ne se soit pas arrêtée à la première partie de son ouvrage. Déplorons que la seconde partie manque autant de rigueur. En réalité, et le dira-t-on jamais assez, toute analyse anthropologique de ce genre passe par une solide connaissance des sources ethnographiques. Quand on sait que des milliers d'ouvrages ont été consacrés aux sociétés nord-amérindiennes, le conseil n'est certes pas négligeable. Pourtant, en France, les Français ont un maître en la matière : ceux qui veulent parler des Indiens feraient mieux de lire et relire Lévi-Strauss.

Pierrette Désy
Université du Québec à Montréal